**L’INDIGNATION PATIENTE DE MICHELINE DUMONT**

Serge Denis, ***La Tribune***, Samedi 5 décembre 2020, pp. 16 et 17.

SHERBROOKE — Micheline Dumont a 85 ans. Sa petite-fille Camille, à qui elle racontait l’histoire du féminisme québécois en 2008, en a 27. La monumentale ***Histoire des femmes au Québec***, écrite par le Collectif Clio dont elle faisait partie, demeure une référence incontournable après près de 40 ans. Bien d’autres combattantes auraient rendu les armes pour contempler le chemin parcouru après toutes ces années de travail. Pas elle.

« Il reste tant de choses à faire », constate l’ex-professeure de l’Université de Sherbrooke avec sa voix juvénile, où l’indignation toujours aussi vive ne cède jamais à l’impatience. Car si la féministe aguerrie a décidé il y a longtemps de travailler à réparer les injustices infligées à la moitié de la population, elle a aussi choisi le champ de bataille : celui des idées. Et les meilleures idées ne vieillissent jamais, elles ne font que mûrir! « Je vois bien que le militantisme vit des années de grands bouleversements, constate Micheline Dumont. Il est porté par des groupes plus fragmentés qui revendiquent une plus grande inclusion pour les minorités sexuelles, les Amérindiennes, les femmes racisées, les victimes de violences, etc. Ce sont des luttes importantes, mais ç’a profondément transformé le mouvement depuis quelques années et ça prend beaucoup de place. On a importé cette forme de militantisme des ÉtatsUnis, où de jeunes féministes se montrent souvent extrêmement critiques envers les pionnières des années 1970. Je ne suis pas là. J’ai du mal à suivre, admet-elle. Dans mon esprit, même si nous ne sommes pas toutes pareilles, une cause commune continue de nous unir », insiste-t-elle en affirmant que jamais la jeune génération a pu se montrer condescendante envers son parcours militant.

**« NOUS PARTONS DE TRÈS LOIN ».** Avec son recul d’historienne, la professeure à la retraite se réjouit que le féminisme ne soit plus perçu comme un combat contre les hommes, mais bien comme un mouvement humaniste destiné à tendre vers l’égalité des chances dans tous les domaines de la société. « Il n’y a pas si longtemps, bien des femmes n’osaient pas se dire féministes. Je crois que c’était pour ne pas déplaire à leur chum. Mais aujourd’hui, bien des hommes n’hésitent pas à s’afficher comme féministes », se réjouit-elle. « Il faut savoir que nous partons de très loin, rappelle-t-elle. À mes débuts comme professeure à l’Université de Sherbrooke, en 1972, notre régime d’assurance prévoyait la moitié des indemnisations pour les femmes par rapport à nos collègues masculins. Plus récemment, il a fallu se battre pour faire valoir la valeur des métiers traditionnellement confiés aux femmes. Pour une agente de bureau, on demandait un DEC, une maîtrise de l’anglais et de nombreux logiciels, mais on offrait un salaire inférieur aux préposés à l’entretien des terrains et des bâtiments, sous prétexte qu’ils travaillaient dehors. C’était la logique du syndicat. On voyait la même chose dans les cuisines d’hôpitaux ou dans les centres de tri de Postes Canada, par exemple, où on distinguait les titres masculins et féminins alors qu’ils faisaient sensiblement la même chose. Il a fallu que les femmes se battent pour réparer ces injustices-là et elles doivent encore le faire à bien des endroits  », illustre-t-elle toujours aussi indignée, mais jamais exaspérée.

**AVANCÉES NOMBREUSES.** Micheline Dumont le sait plus que quiconque : les avancées sont nombreuses à bien des égards, à commencer par les congés de maternité, le déploiement des services de garde et les mécanismes de conciliation travail-famille. « Il faut se souvenir que ce sont les femmes qui ont porté toutes ces revendications et qui ont forcé les gouvernements à améliorer les lois. À l’époque, les hommes n’étaient pas pressés de s’occuper de ces enjeux-là. Maintenant, c’est dans l’inconscient collectif qu’il faut agir. Il faut soulever chaque injustice et travailler ensemble pour la corriger », plaide-t-elle. Ce féminisme large et décloisonné sera toujours celui de la professeure retraitée, même si sa situation pouvait l’amener à s’intéresser spécifiquement au sort des femmes âgées. Or son approche demeure universelle. Ses regrets face au temps qui avance inexorablement sont surtout personnels, particulièrement en temps de pandémie. « Je suis plus vieille et je m’en aperçois quand je prends mes marches. Je me fatigue plus vite, mon dos me fait souffrir parfois. Mais c’est l’isolement qui est plus difficile, surtout depuis le début du confinement, admet-elle sans se plaindre. Je ne peux plus voir mes amies, aller au cinéma ou à l’opéra. Notre club de lecture est passé en mode Zoom, c’est pas pareil. » Après une douzaine de livres à son actif, sans compter les rééditions, Micheline Dumont a profité des derniers mois d’isolement avec son mari pour achever un autre ouvrage qu’elle compte soumettre sous peu à son éditeur. De quoi sera-t-il question? « Vous le saurez bientôt », se contente-telle de répondre avec un sourire espiègle. L’indignation patiente à son meilleur!

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_